

LE

# Messager de la Foi

ET DES BONNES ŒUVRES

PARAISANT CHAQUE SEMAINE

SOUS LE PATRONAGE DE SAINT JOSEPH

AVEC L'APPROBATION DE SA GRANDRUR MGR. DE MONTRÉAL



Le juste vit de la Foi. (Rom. I, 17.)  
La Foi qui n'a point les œuvres est  
morte en elle-même.  
(St. Jacq., ch. II, v. 17.)

MONTREAL

EUS. SENÉCAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, 10 RUE ST. VINCENT  
1873

**Quelques mots à propos de la théorie Libérale sur l'éducation.**—Extrait de l'*Étudiant Catholique* de Gand.

Parmi les questions si nombreuses sur lesquelles le Libéralisme déraisonne à plaisir, il n'en est pas une qui offre un intérêt plus palpitant que celles qui ont trait à l'éducation et à l'instruction du peuple.

On sait l'absurde prétention qu'ont les partisans de cette doctrine de vouloir réformer un système consacré par l'expérience des siècles en séparant l'éducation de l'enfance d'avec son *instruction* ; c'est-à-dire en réduisant à rien le premier de ces deux objets, le plus important de beaucoup ; et en mutilant ainsi indignement les facultés dont Dieu a doué l'homme.

Notre intention n'est pas d'exposer ici toutes les raisons qui doivent nous forcer à réprover une doctrine aussi absurde en théorie qu'elle est épouvantable dans ses résultats pratiques : le bon sens seul suffit le plus souvent pour faire bonne justice des sophismes libéraux, et c'est au bon sens que nous voulons nous adresser.

Considérons un enfant au sein de sa famille. Jusqu'à ce qu'il entre à l'école, l'éducation qu'il recevra, sera triple : elle comprendra l'éducation *morale* qui développera en lui les qualités du cœur, et lui fera connaître les grandes vérités religieuses qu'il devra respecter pendant toute sa vie ; l'éducation *intellectuelle* qui développera son esprit et élargira le cercle de ses connaissances ; et enfin l'éducation *physique*, qu'il est inutile de définir, parce que personne n'en conteste l'importance.

Telle est la triple éducation, ou plutôt tels sont les trois éléments de l'éducation que l'enfant reçoit dans la famille. Il les reçoit simultanément, pour ainsi dire à chaque instant de son existence, jusqu'à ce que ses besoins intellectuels et moraux se soient tellement développés que les parents ne peuvent plus suffire à la tâche, et sont forcés de le confier à des mains étrangères, de l'envoyer à l'école.

L'école apparaît donc comme le prolongement de la famille, et la mission des maîtres se confond avec celle

des parents, puisqu'ils ne font autre chose que tenir la place de ces derniers.

Dès lors, quoi de plus naturel que de continuer à l'école les coutumes de la famille, de se rapprocher autant que possible du milieu où l'enfant a vécu jusqu'à ce jour?

Que l'on nous permette une comparaison : tous les gens sensés admettent que pour un être normalement constitué, il faut une nourriture déterminée; ainsi, par exemple, il est hors de discussion que tout le monde boit et mange, et que personne ne pourrait se dispenser de pratiquer ces deux opérations. Or, que dirait-on d'un maître de pension, par exemple, qui se posant en inventeur d'un nouveau système d'alimentation, forcerait ses élèves à ne pas boire pendant les dix mois de l'année qu'ils passent chez lui, prétextant qu'ils auront tout le temps de boire à leur aise pendant les vacances? Que si on lui demande quelles raisons l'ont conduit à accepter ces étranges théories culinaires, il pourrait répondre que ses élèves ont des goûts trop différents en ce qui concerne le boire, et que pour ne pas heurter les goûts de quelques-uns d'entre eux, il trouve plus rationnel et surtout beaucoup plus commode de supprimer complètement les aliments liquides. Cela serait tout aussi sensé que le raisonnement de ceux qui, de ce que dans une école il pourrait se trouver quelques élèves d'une religion autre que celle de la majorité, concluraient à la nécessité de supprimer tout enseignement religieux.

Eh bien ! nous le demandons à tout homme sérieux. Quels seraient les parents assez insensés pour soumettre leurs enfants à ce régime qui les ferait mourir de soif pendant dix mois de l'année? Voilà cependant ce que veut le libéralisme au point de vue moral. Il veut priver l'écolier de tout enseignement religieux, et par conséquent moral, pendant tout le temps qu'il est à l'école, sous prétexte que les parents seuls doivent se préoccuper de cette partie de l'éducation. N'avons-nous donc pas raison de dire que le bon sens suffit pour démontrer l'inanité de pareilles doctrines? etc.....

### Un Chant de Marie à Lourdes.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux, la jolie poésie suivante, composée assez récemment sur l'envoi et l'arrivée à Lourdes de notre bannière religieuse canadienne. Voici proprement l'occasion de cette intéressante composition.

Dans une précieuse collection de lithographies dernièrement apportées d'Europe par un de nos dignes concitoyens, il s'en trouve une représentant l'intérieur de la belle Eglise bâtie à Lourdes, au dessus de la grotte des *Apparitions* de la Bienheureuse Vierge, et dont la voûte est ornée aujourd'hui de cette forêt de bannières, apportées par chaque département de France, dans le grand pèlerinage national des 5 et 6 octobre 1872. Or la nôtre venant d'être admise dernièrement, comme une sœur nouvelle, dans cette grande famille, celui qui parmi nous, par ses éloquents prédications, au mois de Marie dernier, inspira à notre population et lui fit réaliser la pieuse pensée d'un pareil envoi, s'est senti inspiré, à la vue de la dite lithographie, d'ajouter à son œuvre, comme couronnement, les strophes suivantes, où l'on ne sait ce qui ressort davantage de son talent, de sa piété, ou de son amour pour son pays :

Des montagnes des Pyrénées,  
De ces hauteurs prédestinées  
Où le Ciel verse ses faveurs ;  
De la grotte sainte et chérie,  
De la chapelle de Marie  
Un chant vient jusques à nos cœurs.

Ecoutez, écoutez encore :  
J'entends de la voûte sonore  
Vibrer tous les échos émus ;  
Et je crois voir, prêtant l'oreille,  
Pour ouïr si grande merveille,  
Les anges des cieus descendus.

Tout tressaille en ce sanctuaire :  
Et l'oriflamme et la bannière,  
Décorant les nobles arceaux,  
Frémissent à cette harmonie  
Comme sous une brise amie  
Frémit la feuille des bouleaux !

Mais quel est donc ce souffle étrange ?  
Serait-ce la voix de l'Archange  
Nous chantant notre Emmanuel ?  
Gabriel, des divins portiques  
Nous apporte-t-il les cantiques ?  
Entendons-nous un chant du ciel ?...

Ou bien ce pays de mystère,  
Qui vit tant d'anges de la terre  
Sur ses sommets, dans ses vallons,  
Réveille-t-il la voix sereine  
D'une Sœur de la Sainte Germaine  
A la garde de ses moutons ?...

Oh ! non ; cette voix merveilleuse  
Et si puissante et si pieuse  
Vient de la grotte de l'amour :  
Et, faisant vivre sa statue,  
La Vierge du Ciel descendue  
Chante elle-même en ce beau jour !

O chantense cent fois bénie !  
Les doux flots de votre harmonie  
S'épandent des saintes hauteurs !  
D'Hébron autrefois la colline  
Entendit votre voix divine :  
Le calvaire entendit vos pleurs !

Plus tard, sur le mont des Olives,  
Au sein des clartés les plus vives,  
Vous disiez le chant des adieux ;  
Alors qu'achevant le mystère,  
Votre Fils montant de la terre  
Allait se perdre dans les cieux !...

Puis, dans les dopleurs de l'absence,  
Aux chants succéda le silence ;  
On n'entendit plus votre voix :  
Jusqu'au jour où, ressuscitée  
Vous apparûtes couronnée  
Près du trône du Roi des rois ?

Mais jamais votre cœur de Mère  
 Ne put oublier notre terre :  
 Dans nos joyeux ou tristes jours,  
 Vous veniez redire à la France  
 Chants de menace ou d'espérance ;  
 Mais chants de tendresse toujours !...

O ma France. ô coupable aimée,  
 Sur toutes autres préférée  
 Pour un si merveilleux honneur !  
 Objet de joie, objet de larmes !  
 Où donc as-tu puisé tes charmes,  
 Même sous ce deuil du malheur ?

Ah ! si je parcours ton histoire,  
 Je te vois, soldat de la gloire,  
 Toujours combattre pour ton Dieu ;  
 Parfois un faux ange t'égare ;  
 Mais bien vite ton cœur répare  
 Tes écarts par un désaveu !

Aussi le doux Sauveur qui t'aime  
 Un jour l'a déclaré lui-même :  
 " S'il faut irriter mon courroux,  
 " La France en connaît la manière ;  
 " Mais elle apaise ma colère  
 " Rien qu'en tombant à mes genoux ! "

Et puis n'es-tu pas, ô Patrie,  
 Le cher royaume de Marie ?  
 Un grand Pape l'a dit un jour... (1)  
 Voilà pourquoi ta Souveraine  
 Descend visiter son domaine  
 Et dans ton sein fixe sa cour ?

Relève-toi de la poussière,  
 O ma France ! prends ta bannière ;  
 Va, ta Souveraine t'attend.  
 La gloire te fut infidèle  
 Parce que tu marchais sans Elle :  
 Aujourd'hui son bras te défend.

Que vois-je ! Déjà cent trophées  
 Suspendus aux voûtes sacrées,  
 Disent tes triomphes nouveaux !  
 Verse tes flots d'or au barbare....  
 Prie.... et ta Reine te prépare  
 Des jours plus riches et plus beaux !

(1) Benoit XIV.

Déjà ton glaive brille et vole :  
 Sur les hauteurs du Capitole  
 Il fait des montagnes de morts....  
 O Vieillard, ô Pontife, ô Père,  
 Plus de prison!... à vous la terre!  
 La France répare ses torts!...

Si ton glaive fait des miracles ;  
 Si tu ne trouves plus d'obstacles ;  
 Si tes peuples te sont rendus ;  
 C'est que l'Enfant de l'espérance  
 Vient de l'exil sauver la France !  
 Vive le Roi ! Vive Jésus !!!

Mais avant tout. Vive Marie !  
 C'est Elle dont la voix bénie  
 Vient nous chanter cet avenir !  
 Vierge, à vous la reconnaissance,  
 Aussi longtemps que de la France  
 Nous garderons le souvenir !...

Ce souvenir en traits de flammes  
 Il reste gravé dans nos âmes :  
 Nous sommes, nous serons français.  
 La France est la Mère-Patrie ;  
 Sur elle toujours, ô Marie,  
 Versez vos maternels bienfaits !

Pour vous dire notre prière  
 Nous envoyons notre bannière  
 Aux lieux choisis par vos faveurs.  
 O Mère d'amour et de grâce,  
 Daignez lui trouver une place  
 Parmi les bannières ses sœurs !!

Ces drapeaux sont un témoignage :  
 Ils redisent dans leur langage  
 Ce que vous chantiez autrefois :  
 " Jusqu'aux limites de la terre,  
 " On me dira l'heureuse Mère,  
 " Chez les pauvres et chez les rois ! "

A cet universel cantique,  
 A ce concert si magnifique  
 Nous voulons joindre nos accents :  
 Des bords lointains d'un autre monde,  
 Séparés par la mer profonde  
 Nous sommes aussi vos enfants.

Notre voix ravie et joyeuse  
 Vous proclame la bienheureuse  
 Et sur la terre et dans les cieus :  
 Ce que chacun de nous demande  
 C'est que notre modeste offrande  
 Puisse trouver grâce à vos yeux !

Sur notre bannière chérie  
 L'or reproduit Villémarie :  
 Elle est encor votre Cité !  
 Ayez toujours des yeux de Mère  
 Pour les enfants et pour le Père  
 Qui vous fit cette royauté !

Ce *Cœur* qui sous vos pieds rayonne  
 C'est notre cœur qui vous le donne,  
 Gage d'un amour immortel :  
 Les noms que votre œil y peut lire  
 Seront toujours là pour vous dire  
 Que nous voulons aller au Ciel !

Au Ciel ! au ciel ! puisque sur terre,  
 Loin des lieux qu'aime notre Mère,  
 Nos yeux ne peuvent pas la voir !  
 Au ciel la divine harmonie !  
 Au ciel votre vue, ô Marie !  
 C'est notre vœu, c'est notre espoir !

F. M.

---

## ANNONCES

---

On recommande aux prières, les Associés de l'*Union de Prières*, décédés depuis la dernière publication :

Veuve Louis Labrèche ; Dame veuve Chs. Wm. Maçon ;  
 John Flynn ; Céline Leriche ; veuve Chs. Hamelin.